avenantes, à la bonne simplicité et la sincérité transparante de ses paroles, à l'accent de conviction enthousiaste avec lequel il dévoilait ses plans d'avenir, on reconnaissait l'homme de désirs réalisés depuis, l'homme qui s'oublie pour ses frères en Jésus-Christ. Ajoutez un flair merveilleux pour s'assimiler la mentalité de ceux qui ne partageaient ni ses croyances ni ses aspirations nationales, et vous comprendrez les éloges spontanés—que je viens de vous lire—du Premier Ministre de cette province d'Alberta constatant l'influence incomparable de ce vieil ami, la pureté de sa foi, la certitude morale de sa récompense éternelle ; et du Président du Chemin de Fer Canadien-Pacifique, Lord Shaughnessy, affirmant que, dans toute l'histoire de notre pays aucun nom ne mérite plus l'admiration et le souvenir immortel de ses compatriotes que celui du Père Lacombe.

Aussi, ne faut-il pas s'étonner que ceux qui le voyaient de plus près, ses frères en religion, l'envisageaient bientôt comme—pour emprunter la langue des sauvages—un grand chef. Albert Lacombe n'avait guère plus de trente-trois ans lorsque Mgr Taché, qui s'y connaissait en hommes, voyageant en traîneau avec lui, s'arrêta sur un beau plateau qui dominait la plaine d'Edmonton, et planta un bâton dans la neige, disant à son compagnon : " C'est ici que nous bâtirons la Mission de *Saint-Albert* en l'honneur de votre saint patron." Par une coïncidence providentielle ce nom, qui passa d'abord au diocése de Saint-Albert, devint plus tard celui du territoire et enfin de la province que nous habitons.

Dès sa première jeunesse, Albert, se rappelant, avec une fierté bien caractéristique, le sang sauvage qu'il tenait d'une trisaïeule maternelle, drsirait ardemment se dévouer à l'évangélisation des Peaux-Rouges. Ce zèle ne fit que croître avec les années. Il s'identifiait avec cette race trop méconnue. Lorsque plus tard, à l'apogée de son influence comme négociateur de traités avec les tribus errantes, il différait d'opinion avec ses compagnons d'ambassade, représentants éminents de la race blanche, il tranchait la question d'un ton plaisant mais affirmatif : " Laissez-moi faire. Vous ne connaissez pas notre caractère à nous autres sauvages. ' Et on le laissait faire.

Si rapide que fut son progrès dans les langues de ses sauvages bien aimés, il consacra plus de vingt ans à mûrir et approfondir ses connaissances linguistiques avant de livrer à l'impression son grand *Dictionnaire* et sa *Grammaire de la Langue des Cris*, ouvrages classiques. Sa Grandeur Mgr Grouard, qui célèbre en ce moment la grand'messe de Réquiem, me disait tout à l heure : " La première fois que j'ai lu les Sermons en Cri du P. Lacombe à l'usage des missionnaires je me dis : Mais, c'est du Fénelon en Cri ! Comment des sauvages peuvent-ils comprendre des pensées aussi sublimes ? Et on m'assura que ses auditeurs le comprenaient parfaitement." C'est que d'un côté le P. Lacombe avait le génie de la lucidité, et que, de l'autre, les sauvages sont penseurs.

Ils l'estimaient et l'aimaient tellement qu'un mot de lui arrêtait un conflit imminent là où un régiment de soldats eût aggravé le péril. Qui de vous, anciens habitants d'Alberta, n'a entendu parler de cette nuit sinistre, en 1885, lors de la révolte des Métis et des tribus du Nord, où

Lisez nos annonces et patronnez nos annonceurs